

De la répétition à l'existence du sujet
Intervention à Place analytique – 18 décembre 2023
Julie Billouin

Je vous propose ce soir *une* lecture de la répétition.

Au long d'une cure psychanalytique, nous entendons différents types de phénomènes. Il y a les formations de l'inconscient fugaces, irruptions de l'Autre scène, qui traversent la pensée ou la parole : les lapsus, les rêves, les actes manqués. Elles sont des fulgurances signifiantes qu'il convient d'interpréter pour en récolter un savoir sur cet Autre en nous qui cherche à se faire entendre. Une fois interprétées, elles s'évanouissent. Elles ne s'installent pas. Elles sont comme des balles au bond qu'il faut vite attraper sous peine de voir leur richesse disparaître. Et puis il y a une autre sorte de phénomènes, ceux qui s'installent, qui résistent, qui insistent. Il s'agit du symptôme et de la répétition. Ce qui m'a amenée d'ailleurs à me poser la question de qu'est-ce qui distingue la répétition du symptôme ? Autrement dit, pourrions-nous aussi considérer la répétition comme une formation de l'inconscient ?

Chacun développe, à sa façon, et selon une intensité et une supportabilité variables, un symptôme, un quelque chose de « plus fort que moi », ce quelque chose en excès, en trop mais que nous faisons quand même ou ce quelque chose en moins, qu'on ne fait pas alors qu'il le faudrait. Chacun son style. Car en effet, le symptôme et la répétition finissent par dessiner un certain style, une personnalité, une identité à laquelle se raccrocher pour tenter de se définir. C'est bien pour cela qu'en psychanalyse, il n'est pas question d'emblée de se débarrasser ou de s'arracher de son symptôme. Qu'une psychanalyse prenne du temps n'est pas une légende, il faut du temps pour apprendre à fonctionner autrement. Car le symptôme et la répétition finissent par façonner un certain mode de fonctionnement et comme dirait Jacques Lacan, un certain mode du jouir. Et c'est pour cela que le sujet répète.

Lacan dit exactement ceci, en 1973 dans une interview pour France Culture :

« Que chacun fasse référence à sa vie. Est-ce qu'il a, ou non, le sentiment qu'il y a quelque chose qui se répète dans sa vie, toujours la même, et que c'est ça qui est le plus lui. Qu'est-ce que ce quelque chose qui se répète ? Un certain mode du Jouir. Le Jouir de l'être parlant s'articule, c'est même pour ça qu'il va au stéréotype, mais un stéréotype qui est bien le stéréotype de chacun. Il y a quelque chose qui témoigne d'un manque vraiment essentiel. Même les philosophes, il est vrai que c'est sur le tard avec Spinoza, étaient arrivés à ça, que l'essence de l'homme est le désir. Il est vrai qu'ils ne mesuraient pas bien à quel manque le désir répond. À quelque chose, il faut bien le dire, de fou. À quoi, pendant longtemps on a substitué la perfection attribuée à l'Être Suprême. Cet accent sur l'Être, c'est ce qu'il y a de fou là-dedans ; l'Être se mesure au manque propre à la norme. Il y a des normes sociales faute de toute norme sexuelle, voilà ce que dit Freud. »¹

Alors, comment articuler plus précisément le symptôme et la répétition ? Si le symptôme se répète, c'est qu'il est un fait de répétition. La répétition est un mode du jouir et le symptôme ce qui lui sert de costume. Jacques-Alain Miller souligne d'ailleurs cette différence : « Il n'y a rien de plus radical pour tuer un mot d'esprit que de demander à celui qui l'a fait de le répéter. »² À l'inverse, « l'essence du symptôme, c'est la répétition »³.

1 <https://www.valas.fr/Jacques-Lacan-eclaration-a-France-Culture-en-1973,083>

2 Miller, J.-A., « Le Séminaire de Barcelone sur *Die Wege der Symptombildung* », in *Le symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 54.

3 *Ibid*, p. 55.

Que pouvons-nous entendre par mode du jouir ? Je l'avais évoqué auparavant dans mes interventions de cette année, ce que je constate cliniquement c'est que l'être répète une certaine position d'objet, toujours la même, l'objet de satisfaction, l'objet de jouissance, qu'il se fait pour un Autre. C'est l'articulation du fantasme en somme. Une aliénation réciproque à un Autre qui n'est pas barré, ni castré, ni désidéalisé pour celui qui s'en fait l'objet. Au contraire. Il s'agit d'une position certes masochiste (le rapport de force étant toujours en défaveur de celui qui se fait objet de cet Autre jouisseur) mais du point de vue du fantasme, la jouissance elle, ne manque pas. Si je réfléchis bien à ces situations cliniques, elles peuvent sembler désolantes, désespérantes. Les patients s'en plaignent, souffrent, parfois gravement. À l'image de cette analysante qui me dit ceci, à propos de sa mère gravement dépressive avant même sa naissance : « *Je ne parviens jamais à me défaire du manque, à être suffisant pour l'autre* ». Croyez-moi, elle s'y acharne.

Ce qui s'entend, outre cette position d'objet de jouissance, c'est la rencontre manquée entre cet Autre et le sujet. Et si elle s'acharne, c'est pour croire que la rencontre (fusionnelle en l'occurrence) peut avoir lieu, et que cela dépend d'elle. Et c'est sur cette piste que je souhaiterais vous amener ce soir, ce qui se répète n'est jamais rien d'autre que le ratage parce que le ratage, il est nécessaire à l'existence même du sujet. La répétition n'est pas le ratage. C'est le ratage que répète la répétition. Elle répète un échec, lui-même marqué de la répétition. Ce qui est manqué est essentiellement la rencontre. Tant qu'il se fait objet pour l'Autre, le sujet n'existe pas encore, il est en latence si j'ose dire. Il se manifeste, par la répétition, par le symptôme – c'est bien là leur préciosité, à entendre, ils sont comme des essais à transformer, des tentatives d'expression, des cris du sujet – mais en l'état, sans le recours d'une psychanalyse, le potentiel d'existence ne peut advenir. Ils sont à la fois ce qui empêche d'exister mais aussi, ce qui mène à l'existence puisque grâce à leur formation, l'être à de quoi s'extraire. D'ailleurs, c'est bien le symptôme et la répétition qui poussent à franchir le pas d'un cabinet de psychanalyste. Grâce à l'expérience de sa cure se révélera ce qui détermine l'être parlant mais aussi les limites de sa structure, lui offrant une lecture nouvelle selon laquelle ce de quoi il a à s'extraire n'est pas seulement, ni véritablement, du symptôme mais de tout un système complexe d'aliénation, de manque, d'un rapport à un Réel qui dans tous les cas échappe. Bref, de réaliser que le symptôme est une métaphore. Le symptôme, tramé à la répétition, est une potentialité immense d'existence ! Ce soir, j'articule la répétition à cette nécessité que nous avons évoquée. La répétition se révèle être un acte nécessaire puisque conjuguée à l'impossible de la jouissance de la Chose. Elle répond d'un mécanisme fondamental d'aliénation : retrouver l'objet perdu. Il est donc question, dans la répétition, de repérer l'aliénation en question afin de pouvoir exister. La répétition, comme le symptôme, mène sur la voie de la subjectivisation, à condition de s'extraire. Car l'existence ne se conçoit que d'une place vide ou plutôt, évidée. Cette place vide est ce que pointe précisément la répétition. Elle montre le chemin.

Ce développement nécessite un petit retour à Sigmund Freud et à l'évolution de sa pensée, que je résumerai par « du sens⁴ à l'au-delà du sens », ou encore, « du déchiffrement à la jouissance ». Vous savez que Freud, au départ, constate que les hystériques souffrent de réminiscences, d'une répétition d'occurrences, de pensées, de souvenirs latents qui demandent à être dits. Dès 1895, il observe que « c'est dans le langage que l'être humain trouve un

⁴ Dans sa Conférence 17, « Le sens des symptômes » Freud indique : « Les symptômes névrotiques ont donc un sens tout comme les actes manqués et les rêves et, comme ceux-ci, ils sont en rapport avec la vie des personnes qui les présentent ». Freud, S. (1916-1917). *Introduction à la psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot, 1961, p. 310.

substitut de l'acte, substitut grâce auquel l'affect sera abrégé »⁵. C'est son premier principe thérapeutique : l'abréaction. Du refoulé cherche à faire retour, poussé par une force toute « démoniaque » dit-il ; il se répète donc de façon déguisée au lieu d'être reproduit. Répéter, c'est donc se souvenir. La répétition est à interpréter en fonction de ce qui se répète en elle. Elle se présente dans la cure comme une répétition qui s'ignore. Le sujet ne se souvient pas. Il répète quelque chose sans le savoir, en traduisant en acte. Freud a ainsi largement déjà pensé la répétition avant son texte de 1914 « Remémoration, répétition et perlaboration »⁶ mais ici il développe comment la répétition se substitue à la remémoration, par exemple l'opposition et le transfert négatif à l'analyste qui répètent l'insubordination face à l'autorité parentale, des rêves confus répétant la détresse d'origine ou la honte qui répète celle des activités sexuelles masturbatoires. Freud remarque que ce qui se répète c'est le matériel refoulé. L'idée première de Freud est qu'à partir du moment où il se souvient, le patient ne répète plus car il est impossible, à la fois, de répéter et de se souvenir. Néanmoins, il ne suffit pas de reproduire par l'abréaction l'affect refoulé, ni même de se remémorer le refoulé quand bien même il est flagrant de constater, notamment dans le transfert, comment le refoulé insiste et se répète à l'insu de l'être. C'est ainsi que Freud dégage un mécanisme : la compulsion de répétition. Il souligne alors une progressivité dans les actes et dans la cure : du remémorer au répéter et du répéter au perlaborer. La compulsion, ce quelque chose qui pousse, plus fort que soi, traduit une nécessité, un au-delà du principe de plaisir. Dans le terme allemand de compulsion de répétition (*Wiederholungszwang*), est inclus le retour à quelque chose qui est à reprendre, à faire passer et faire sortir de force. C'est une poussée qui pousse à dire quelque chose, qui pousse à faire quelque chose, à penser quelque chose. L'être est gouverné. Cette idée du destin inévitable, nous le retrouvons dans le mythe d'Œdipe qui met en scène la répétition d'une position à laquelle on est assigné. Que le sujet le veuille ou non, la parole de l'oracle est une parole qui doit et qui va recevoir un accomplissement.

C'est la rencontre de Freud avec le hic de la résistance ! Nous pourrions dire aussi le hic de la jouissance. Une jouissance qu'il conviendrait d'éradiquer pour faire cesser la répétition puisqu'elle fait obstacle à la remémoration et même à la cure ! Ce n'est pas si simple. Symptôme et répétition ne sont pas juste des bâtons dans les roues, ce sont des nécessités de structure, ils mènent à l'existence. Mais de puissantes résistances freinent leur élaboration par la parole. Ce qui se répète dans la vie se répète dans la parole du sujet. La résistance est résistance au souvenir, au retour du refoulé, au trauma donc. La répétition sert donc la résistance. Pour Freud en 1926, la répétition est la résistance. Face à cela, la proposition freudienne pour sortir de la répétition évolue. Il n'est alors plus question de simple remémoration, simple levée du refoulement mais de perlaboration. Autrement dit, Freud prend en compte la jouissance de l'être qui nourrit les résistances. Le terme « perlaboration », *Durcharbeintung* se compose de *arbeiten* « élaboration, travail », qui s'exerce à travers (*durch*) les résistances. Si j'y réfléchis un peu, ce que Freud dit des résistances (notamment les bénéfiques secondaires de la maladie, la résistance au transfert, le besoin de punition ou encore le sentiment de culpabilité), rejoint mes observations cliniques : l'être jouit d'une position dont il tire un bénéfice et ne souhaite pas s'en séparer, s'en affranchir, s'en émanciper. Ce dont témoignent les patients c'est qu'il vaut mieux ça que rien ! Ça, c'est le bénéfice, ce que Freud nomme « satisfaction » (*Befriedigung*) et c'est un moment de bascule crucial dans l'œuvre de Freud. Dans sa conférence 23 intitulée « Les modes de formation des symptômes », il dit : « La satisfaction qui naît du symptôme est de

5 Freud, S. (1893-95). « Études sur l'hystérie », in *Œuvres complètes, Vol. II*, Paris, PUF, 2009, pp. 9-332.

6 Freud, S. (1914). « Remémoration, répétition et perlaboration », in *Œuvres complètes, Vol. XII*, Paris, PUF, 2006, pp. 185-96.

nature bizarre »⁷. Ce terme « satisfaction » est d'une importance majeure car Freud opère là un déplacement essentiel : du versant déchiffrement et vérité du symptôme au versant répétition et jouissance incluse dans le symptôme. Il affirmera même que le symptôme produit « une satisfaction réelle, bien qu'excessivement limitée et à peine reconnaissable »⁸.

Concernant le mécanisme de la répétition et son intrication à la jouissance, rappelons qu'à partir du moment où il y a refoulement, une satisfaction immédiate est empêchée. Elle trouvera alors à s'exprimer par une satisfaction substitutive qui en elle-même pointe l'impossibilité radicale de retourner en arrière, du fait du refoulement. C'est bien pourquoi cette satisfaction substitutive est insatisfaisante. Entre la satisfaction recherchée et celle trouvée, un écart persistera et aura effet de relance. Cet écart, ce manque, cette place vide, va soutenir le désir dans sa recherche substitutive, à travers des déplacements et recommencements. C'est l'échec, le « ce n'est pas ça », qui va relancer le processus.

Freud va ainsi considérer la répétition comme fondatrice du pulsionnel car ce qui ne se retrouve pas, cela a évidemment à voir avec le pulsionnel. Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*⁹, Freud nous disait que le symptôme implique une fixation qui réside dans la compulsion de répétition du ça inconscient. Donc, des pulsions. Le cœur pulsionnel c'est le réel de la répétition. Ainsi Freud en élaborera sa pulsion de mort, qui pousse à revenir à l'état antérieur. Elle répète et ne sert pas un progrès vers l'avant. Elle est pulsion de retour en arrière.

Ce rapport à ce cœur pulsionnel, à ce qui ne se retrouve pas, à ce qui est perdu, je me suis amusée à le mettre en lien lors d'un jeu de cache-cache avec mes jeunes enfants que je vous partage. Ils m'enseignent beaucoup, et toujours par surprise. Je pourrai nommer cette petite expérience, l'« impossible répétition ». J'étais en train de jouer à une partie de cache-cache avec mes enfants. Quiconque a déjà joué avec de très jeunes enfants doit très bien connaître ceci qu'il n'est vraiment pas difficile de les trouver. Ils se cachent mais évidemment très mal, ils rigolent dans leur cachette, ils bougent. Bref, je feins la surprise ou bien de ne pas les trouver, pour les amuser. Puis vient mon tour de me cacher ; je trouve une cachette. Un peu plus sophistiquée. J'attends que ma fille, qui avait 3 ans et demi disons, arrive. J'attends puis je sors de ma cachette pour la surprendre ! Là, je vois dans son regard la surprise, elle se fige quelques secondes à peine puis elle éclate de rire. Son petit frère de même. Puis on rigole ensemble. Ce qui est intéressant c'est que directement à la suite de cette rigolade commune, elle m'indique cette même cachette pour que je m'y mette, que elle aille compter et qu'elle m'y trouve ! Moi adulte, cela m'a surpris. Il était évident que ça n'avait plus aucun intérêt, j'étais sortie de ma cachette et cela annulait la cachette elle-même, à moins de faire *semblant*. Pour elle, ce n'était pas si évident. Elle me demande de rejouer la scène en quelque sorte, afin qu'elle puisse me surprendre. Qu'elle puisse reprendre la main. Cette expérience m'a fait beaucoup réfléchir à la question de la répétition. Ça m'a évoqué déjà bien sûr le fort-da déjà, cette façon qu'a l'enfant de trouver un moyen, une forme de métaphorisation de l'absence de la mère, pour devenir celui qui maîtrise le coup et qui jouit donc d'un changement de position. Il inverse les rôles. Ma fille a fait de même. Saisie par la surprise, le plaisir aussi, la rivalité peut-être (elle aurait voulu elle aussi provoquer chez moi cette surprise et cette joie), elle me demande de répéter une scène qui ne peut pas se répéter. Cette surprise-là, cette joie précise

7 Freud, S. (1916-1917). *Op. cit.*, p. 444.

8 *Ibid.*, p. 438.

9 Freud S., (1926). « Inhibition, symptôme et angoisse », in *Œuvres complètes, Vol. XVII*, Paris, PUF, 1992, pp. 203-286.

est perdue. Elle a été vécue et ne se revivra pas, pas tel quel. Ce n'était le fait que d'une seule fois. La répétition se leurre de retrouver un objet qui n'est plus là, et parce qu'il n'est plus là il prend son statut d'objet d'ailleurs. Cela m'a fait penser à ce que nous avons souligné cette année que la répétition n'est pas la réitération du même, la rengaine, le rabâchage. Elle est ce qui vient pointer le réel de la division du sujet et de sa perte, formalisé par Lacan par l'objet petit *a*, cause du désir. C'est parce qu'il y a perte qu'il y a désir.

Pour en venir à Lacan justement, il aborde tout autrement la répétition. Il ouvre le recueil de ses *Écrits* par un premier texte, le séminaire sur « La Lettre volée » dont la toute première phrase donne le ton : « Notre recherche nous a menés à ce point de reconnaître que l'automatisme de répétition (*Wiederholungszwang*) prend son principe dans ce que nous avons appelé l'insistance de la chaîne signifiante. » Je continue, et ça va dans le sens de ce que je soutiens ce soir quant à l'ex-sistence : « Cette notion elle-même, nous l'avons dégagé comme corrélatrice de l'ex-sistence (soit : de la place excentrique) où il nous faut situer le sujet de l'inconscient, si nous devons prendre au sérieux la découverte freudienne. »¹⁰

En 1953, pour Lacan, l'objet de la compulsion de répétition, c'est l'inscription dans le temps et dans l'histoire : « Ce qui se répète, c'est ce qui insiste et ce qui insiste est quelque chose d'éminemment symbolique puisque c'est du refoulé. »¹¹ C'est ce qui demande à advenir. « La répétition, dans la psychanalyse, ne peut pas résider dans un principe qui soit régi par autre chose que la manière dont la chaîne signifiante insiste ; du signifiant au sens où il demande à être historisé ». Donc, à se faire reconnaître. Ainsi, ce qui se répète est toujours masqué. En 1955, il ajoute ceci : « Sans doute, quelque chose qui n'est pas exprimé n'existe pas. Mais le refoulé est toujours là, qui insiste, et demande à être. »¹²
C'est donc le refoulement qui va nécessiter la répétition. Et la répétition, le dire.

Dix ans plus tard, dans son séminaire sur les quatre concepts, il fera de la répétition un des quatre concepts majeurs au côté du transfert, de l'inconscient, de la pulsion. Dans ce séminaire, Lacan ne traite plus seulement du Symbolique mais oriente son propos vers le Réel. Il se demande ce qu'est une praxis et répond que c'est une action qui essaye de « traiter le réel par le symbolique », c'est-à-dire par la parole. Il dit : « aucune praxis plus que l'analyse n'est orientée vers ce qui, au cœur de l'expérience, est le noyau du réel »¹³, ce Réel dont il dit justement que c'est « ce qui revient toujours à la même place. (...) Toute l'histoire de la découverte, par Freud, de la répétition comme fonction ne se définit qu'à pointer ainsi le rapport de la pensée et du réel »¹⁴.

Il y a le même cheminement, en tout cas très proche, entre l'évolution de pensée de Freud et de Lacan. Tous deux ont au début de leur enseignement envisagé le problème en terme de « solution symbolique » si j'ose dire. Le symbolique, c'était la panacée. Freud est passé d'une logique de déchiffrement et d'introduction de sens (l'interprétation au sens classique du terme) à une logique de travail sur les résistances et la jouissance nécessitant la perlaboration, nécessitant donc que l'être cède de ses résistances pour avancer quelque part. Il s'agit du traitement de la jouissance au final. Lacan lui aussi est revenu sur la supériorité du symbolique en quelque sorte. Il abandonne la question du sens à mesure qu'il avance dans son

10 Lacan, J. « Le séminaire sur « La lettre volée » », in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 11.

11 Lacan, J. (1954-55). *Le Séminaire, Livre II*, Paris, Seuil, 1978.

12 *Ibid*, p. 354.

13 Lacan, J. (1964-65). *Le Séminaire, Livre XI*, Paris, Seuil, 1973, p. 53.

14 *Ibid.*, p. 49.

enseignement sur la question du Réel. Car c'est en fait la progressivité même d'une cure. L'un ne s'oppose pas à l'autre, les premiers temps de la cure sont souvent consacrés à injecter du sens, interpréter le sens caché, masqué sous les symptômes, la répétition, les formations de l'inconscient. Le désir est toujours désir d'être interprété ! Puis, au fur et à mesure de la cure et de ce qui s'y rencontre (mais aussi de la technique psychanalytique qui fait ou non coupure dans le sens), ce qui se rencontre n'est pas le sens mais l'ab-sens. Le manque. Le vide. Le sujet va cheminer sur les traces de ce qui l'a constitué et des rencontres manquées qui ont jalonné son parcours. Les ratages. Ces ratages qui construisent un sujet. *Lorsqu'il arrive chez le psychanalyste, le sujet n'existe pas encore*. Je le pense profondément, quelqu'un qui vient en analyse vient témoigner, admettre, reconnaître, que sujet il n'est pas encore. C'est une construction complexe. Les modèles que nous connaissons sur la naissance du sujet de l'inconscient, le sujet divisé, barré, certes représentent des étapes de la vie de l'être parlant. Mais celles-ci sont en potentialité de réalisation si j'ose le dire ainsi. Il y a quelque chose qui se passe dans une psychanalyse qui aligne l'être – et son Moi – au Réel de sa structure. Il se reconnaît divisé, il se reconnaît castré, manquant et donc désirant. Il ne l'est pas déjà. C'est le chemin de la cure qui produit du sujet, en tant que sujet divisé par l'objet *a*, castré par le langage, barré par le signifiant. De même que l'objet cause du désir, en tant que place évidée, se construit grâce à une psychanalyse, à partir de la chute des multiples présentations imaginaire qu'il a empruntées. La chute dernière est celle du psychanalyste en tant que sujet supposé savoir qui se réduira alors à l'objet petit *a*. Le sujet, qui dès lors se reconnaît aliéné à ce qui cause son désir est condamné à l'errance autour d'un vide. J'insiste il le reconnaît, c'est-à-dire que le désir est déjà là mais n'existe pas encore. Il est en « deçà de l'existence »¹⁵.

La répétition et les tours de la demande (pensons à la figure du tore) sont nécessaires, un temps, pour opérer ailleurs, dans l'enserrement du vide central. L'être ne fait pas que répéter : en alignant les ratages, il construit autour du vide. Il apprend à faire, à son insu, avec ce vide. C'est-à-dire que sans le savoir, l'être procède à un cheminement, à une extraction de la fonction de la répétition pour en tirer une relecture de sa propre structuration. Le sujet répète tant que le Réel lui est insupportable. Lorsqu'il devient supportable, la répétition perd son caractère de nécessité. Le savoir qu'il en acquiert au terme d'une psychanalyse est un savoir de la coupure, seule preuve de l'existence du sujet.

C'est comme cela que j'entends la *fonction* de la répétition qu'évoquait Lacan dans la phrase que j'ai citée « la répétition comme fonction ne se définit qu'à pointer ainsi le rapport de la pensée et du réel ». La fonction de la répétition est de pointer, montrer, indexer, elle attire notre attention vers un point. Celui de la rencontre manquée. Lacan repense effectivement la répétition en fonction de sa conception des effets du langage et notamment de l'efficace des S1. Ce sont eux qui déterminent la rencontre manquée, le sujet se retrouvant divisé entre le S1 – signifiant de la jouissance – et le S2 – celui du savoir. Le premier de ces effets du langage est un effet de perte. Et dès qu'il y a un trait il y a de la perte. Si Freud a cru que la répétition relevait du pulsionnel, parce qu'il s'était aperçu qu'il n'y avait rien à faire pour l'empêcher et que le dispositif analytique butait dessus, Lacan lui en a fait un fait de structure, noué au langage. Ce n'est pas tant une pulsion de répétition qu'une structure qui exclut la rencontre, la fusion, le rapport sexuel. Lorsqu'il y a une vraie rencontre manquée, c'est là où le sujet se

15 « Il s'agit (dans l'analyse) au contraire d'apprendre au sujet à nommer à articuler, à faire passer à l'existence, ce désir qui, littéralement, est en deçà de l'existence, et pour cela, insiste. Si le désir n'ose pas dire son nom, c'est que ce nom, le sujet ne l'a pas encore fait surgir ; que le sujet en vienne à reconnaître et à nommer son désir, voilà quelle est l'action efficace de l'analyse. » Lacan, J. (1954-55). Le séminaire, Livre II, Paris, Seuil, 1978, p. 267.

dévoile, là où il est le plus proche de son être et ainsi, ex-siste. (Ma lecture est-elle alors Kierkegaardienne ?)

Ce réel en jeu, dans la répétition et dans le symptôme, l'être au départ n'en sait rien. Et tant qu'il n'en sait rien il répète. Mais il bute et cette butée l'interpelle et si elle l'interpelle, alors elle peut se révéler être un véritable trésor. Trésor d'existence. C'est cela que je souhaitais vous proposer ce soir, la fonction de la répétition et sa nécessité dans l'avènement du sujet. Je rejoins ici Miller qui dans *L'os d'une cure*, à partir d'un poème, utilise la métaphore de la pierre sur le chemin pour cerner cet os, ce réel incontournable, ce point de butée.

« L'insistance répétitive manifeste la présence même de la pierre dans son caractère incontournable au milieu du chemin. »¹⁶

Il ajoute :

« La répétition signifiante appelle justement le sujet, le lecteur, le récitant. Elle l'appelle à venir se placer là sur le chemin comme étant *son* chemin. Elle le convoque à être affecté par cette pierre comme un obstacle à sa progression, obligeant le sujet de l'énonciation à répéter l'évidence de cette présence. (...) C'est parce qu'il y a l'obstacle qu'il y a la répétition, mais c'est parce qu'il y a la répétition que se perçoit et s'isole l'obstacle. »¹⁷

Cet obstacle à cerner est nécessaire pour exister, il est la preuve que le sujet existe, existe comme divisé.

Et si la fonction de la répétition est de pointer le défaut, la faille, le ratage, il en est exactement de même en ce qui concerne l'interprétation psychanalytique. J'irai vite sur ce point car il y a beaucoup à discuter mais juste un mot car cela me semble important. L'interprétation psychanalytique, si vous avez bien suivi ce que je note de bascules dans les enseignements freudiens puis lacaniens, ce n'est plus faire du sens, appel du sens, nourrissage du sens, ce qui ne fait que nourrir le symptôme qui est déjà lui-même une interprétation. L'interprétation psychanalytique du psychanalyste doit indexer la faille, le défaut, qu'il soit homophonique (son), syntaxique (grammaire) ou logique (logique)¹⁸. Elle mobilise le vide dans le sens pour faire résonner le vide de l'être, soit le cœur du désir. C'est ainsi que l'art de l'interprétation réside en sa fonction poétique qui est de viser l'au-delà du sens et ceci afin de dénourrir le symptôme. Rappelons-nous comment Freud et Lacan nous orientaient vers les poètes : la poésie fait fi du sens au profit des résonances du vide. Il en va de même pour la technique analytique qui opère par répétition, celle de faire résonner, par tous les moyens, autre chose que le sens et ainsi, indexer le point de butée structurel du sujet. Cette série de résonances, y compris dans le corps, est la seule façon de défaire ce qui s'est noué dans le corps par le langage est d'introduire le vide dans le sens. C'est la seule façon pour s'extraire de la répétition et renouer autrement le symptôme et le nouage borroméen singulier de chacun.

Pour terminer, un mot sur le transfert qui évidemment participe de la technique et de l'évidement de sens et de jouissance. À condition bien sûr que le psychanalyste n'alimente pas le transfert aliénant comme on peut nourrir le symptôme avec du sens. Freud avait même proposé l'hypothèse d'une névrose de transfert qui consiste grosso modo à répéter avec son

¹⁶ Miller, J.-A. *L'os d'une cure*, Paris, Navarin éditeur, 2018, p. 8.

¹⁷ *Ibid.*, p.10.

¹⁸ Voir à ce propos les travaux de Nicolas Guérin, que j'ai précédemment cité cette année, dans son livre *Logique et poétique de l'interprétation psychanalytique. Essai sur le sens blanc*. Toulouse, Érès, 2019.

psychanalyste un mode de relation ancien, voire archaïque. L'analyste se faisant l'absent de l'histoire, le patient rejoue ce qu'il a à dire, ce qu'il a à vivre, ce qu'il a à surmonter. Nous retrouvons ici le transfert comme levier majeur de levée du refoulement mais aussi comme obstacle majeur quand ce refoulement s'enkyste dans la répétition.

C'est bien le transfert qui va permettre de remobiliser l'impossible de la structure, l'impossible de la rencontre. J'aurai ainsi articulé ce soir les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse ainsi nommés par Lacan qui, en effet, sont intimement liés et risquent souvent d'être confondus. Répétition et transfert ne se confondent pas. De même que répétition et inconscient ne se recouvrent pas. L'inconscient n'est pas la répétition, il en est la condition nécessaire. Le transfert lui est un outil pour que la répétition trouve à se transformer, à produire du nouveau, hors du sens, de l'inattendu, quelque chose qui résonne avec le vide de la structure de l'être parlant. C'est la seule condition d'un potentiel créateur. La répétition, en tant qu'elle indexe le mode du jouir, est un levier immense de subjectivation, de construction d'un désir singulier, d'un dire singulier, ce dire dont Lacan questionnait l'existence en 1967 d'« un dire qui se dise sans qu'on sache qui le dit »¹⁹. Lacan parle d'ailleurs à ce propos des Uns de la répétition qui aboutissent à l'Un-dire. C'est-à-dire un dire qui procède, il n'est pas déjà là, il émerge. Il fut d'ailleurs au fondement même de la formalisation de la procédure de la passe à la même époque et je terminerai là-dessus. Rappelons-nous de cela puisque qu'aujourd'hui, ces procédures de passe, dans beaucoup d'Écoles psychanalytiques, sont largement contaminées par l'attendu à dire, forme de séduction et d'infantilisme de ceux qui, cherchant une validation, font obstacle à la destitution du sujet supposé savoir d'une part (et c'est quand même l'enjeu basique d'une psychanalyse) et obstacle à leur existence en tant que sujet. Dans ces cas, qui ne sont pas rares, ce qui n'a pas cédé est l'objet en tant qu'il reste la demande de l'autre. L'objet au départ c'est la demande de l'autre. Ce qui est fâcheux c'est quand il le reste à la supposée sortie de la cure. Au départ de l'idée de la passe, il n'est pas question de chercher un attendu (traversée du fantasme, chute du transfert, chute de l'objet *a* ou autre). Au départ, Lacan pose le dire singulier, le dire de l'analyse, celui qui dépasse celui qui le dit. Cela suppose que le sujet parle sa langue à lui, en son nom, pas celle de l'autre qui l'écoute. Un dire qui s'entend par différents interlocuteurs et qui traverse une structuration en oblique, en cascade, telle que Lacan a imaginé le procédé de la passe dans son École (Nicolas Guérin nous le rappelle dans sa conférence, « La voix de personne »²⁰). N'abandonnons pas cette idée, celui qui a vécu l'expérience analytique dans sa chair se fait entendre et n'a plus besoin pour cela de feindre, de séduire, quitte à ne pas être validé. C'est un dire qui dépasse et traverse la personne qui le dit, sans plus personne en face à satisfaire. Sortir de la répétition a aussi à voir avec cela. La coupure.

19 Lacan, J. (1967). « La méprise du sujet supposé savoir », in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 334-35.

20 <https://www.youtube.com/watch?reload=9&v=zq-fBWqRUYE>